

Korinman, Michel (1990) *Quand l'Allemagne pensait le monde. Grandeur et décadence d'une géopolitique*. Paris, Fayard, 413 p.

Jean Bergevin

Volume 34, numéro 93, 1990

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/022140ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/022140ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département de géographie de l'Université Laval

ISSN

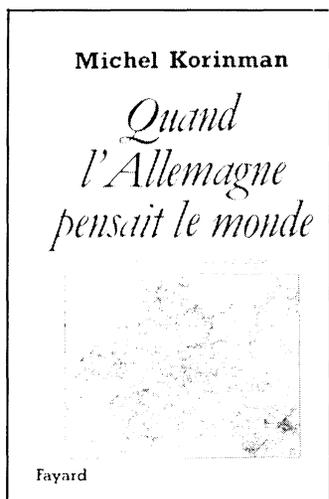
0007-9766 (imprimé)

1708-8968 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Bergevin, J. (1990). Compte rendu de [Korinman, Michel (1990) *Quand l'Allemagne pensait le monde. Grandeur et décadence d'une géopolitique*. Paris, Fayard, 413 p.] *Cahiers de géographie du Québec*, 34(93), 383–384.
<https://doi.org/10.7202/022140ar>



KORINMAN, Michel (1990) *Quand l'Allemagne pensait le monde. Grandeur et décadence d'une géopolitique*. Paris, Fayard, 413 p.

Dans son édition d'avril 1990, *Le monde diplomatique* (p. 17) rapportait la publication récente de cet ouvrage de Michel Korinman en soulignant toute sa pertinence actuelle dans le contexte des changements qui affectent la carte de l'Europe. C'est d'ailleurs sur la signification géopolitique de l'ouverture du mur de Berlin que débute la préface que signe Yves Lacoste. Celui-ci résume bien le propos de l'auteur: «... il ne s'agit pas de mener une recherche d'épistémologie théorique. Il s'agit d'abord de l'Allemagne et de ses problèmes *géopolitiques*» (p. VII). En effet, Korinman rend compte des travaux des géographes allemands sur l'Allemagne et de leurs attitudes à l'égard de la place à donner à ce pays en Europe et dans le monde. Dans son analyse du discours géopolitique, l'auteur accorde une large part aux événements politiques, aux relations entre la géographie et le pouvoir, et aux tensions entre les diverses tendances manifestées au sein de la corporation des géographes allemands.

Dans l'introduction rappelant les circonstances qui expliquent l'importance que prendra la géographie en Allemagne — et en particulier en Prusse — à partir du XIX^e siècle, Korinman se propose de faire l'examen des rapports — et donc des frictions — entre *science* et *action* au sein de la pratique de la géographie allemande. L'analyse se fait en quatre temps et donne lieu à autant de parties. L'épilogue est consacré au sort qui fut réservé à la géopolitique immédiatement après la défaite de Troisième Reich alors que, pour *sauver* la géographie, Carl Troll (1899-1975) la désignait comme bouc émissaire.

Le titre de la première partie peut choquer: *Friedrich Ratzel (1844-1904). Le blocage dogmatique*. Ce «blocage» s'expliquerait par la volonté du professeur de Leipzig à vouloir, avec *Politische Geographie*, «... échafauder un système où la contradiction science et politique doit se liquider» (p. 37). Le maître allemand ferait preuve de refoulement car son vœu de scientificité «... lui interdisait d'exposer clairement ses *projets* sur le Reich» (p. 51). Ratzel aurait lancé un mouvement de «normalisation épistémologique» renforcé par l'attitude de ses disciples qui accueillirent sa pensée géographique comme un dogme, une «... vérité à peu près intangible, *geodoxa*» (p. 84). Celle-ci aurait pénétré le pouvoir allemand à titre de vision du monde, d'idéologie scientifiquement appuyée et donc susceptible de venir légitimer ses actions. Nous avons déjà eu l'occasion de contester cette interprétation (voir notre note sur la géographie politique de Ratzel dans le n° 88 des *Cahiers*).

Dans la seconde partie intitulée *La preuve par la guerre*, Korinman détecte un changement dans les rapports entre la géographie et la politique avec la Première Guerre mondiale. Alfred Hettner (1859-1941), qui jouera un rôle important au sein de la géographie allemande, invite alors à ajouter à l'analyse géographique des «objectifs concrets» (p. 94). Korinman voit dans ce souci d'utilité un «déplacement épistémologique» (*ibid.*). En dépit de cette volonté des géographes à se mobiliser, il semble que, contrairement à l'expression maintenant consacrée, c'est ici plutôt la guerre qui sert à faire

la géographie... En effet tout se passe comme si le conflit mondial avait permis aux géographes allemands de découvrir des champs d'intérêt encore insoupçonnés. «La guerre, en 1914-18, avait servi à faire de la géographie, sans que les géographes eussent pour autant rempli la tâche qu'ils s'étaient eux-mêmes fixés: soutenir, en tant que discipline, l'action militaire et politique de leurs gouvernements» (p. 135).

Après la Première Guerre mondiale, l'Allemagne est frustrée au plan spatial en raison des conditions imposées par les vainqueurs. Aussi, les spécialistes des questions spatiales que sont les géographes vont «... s'employer à montrer que les configurations politiques consécutives aux traités sont *contre-nature*» (p. 141). Dans cette troisième partie ayant pour titre *La césure épistémologique: progressions et régressions*, il est notamment question des débats entre géographes français et géographes allemands sur la délimitation des frontières, et des dissensions au sein de la géographie allemande sur la place et le rôle que doit jouer ce qu'il convient dorénavant d'appeler la *géopolitique*. Une volonté de compromis conduit à présenter celle-ci comme une sous-discipline s'appuyant sur la géographie politique; «... la première consistant dans l'application du savoir élaboré par la seconde» (p. 163). Mais avec Karl Haushofer (1869-1946) c'est la tendance géopolitique qui s'imposera. Plusieurs géographes s'intéresseront entre autres à la politique des États européens, à la géopolitique interne et à la planification territoriale du Reich, à la question coloniale et aux conséquences des politiques d'expansion des puissances dans le monde.

La quatrième et dernière partie, intitulée *La suture épistémologique: Géopolitique et/ou "Geopolitik"*, porte sur la conduite des géographes allemands sous le Troisième Reich. S'appuyant notamment sur le contenu de la revue *Geographische Zeitschrift*, Korinman parle de «science du refoulement». Il montre comment les géographes, dans ce contexte, poursuivirent leur travail par une «... *collaboration mesurée* pour sauver la science» (p. 256). Dominée par Hettner, la géographie allemande *traditionnelle* — par opposition à la géopolitique — se voit par ailleurs attaquée par des représentants des revues de géographie national-socialistes qui lui reprochent entre autres son recours à la compilation et sa spécialisation excessive. Il existera toutefois une certaine convergence dans les attitudes face à la géopolitique de Karl Haushofer. On s'entend pour dire qu'elle n'est qu'un sous-produit appliqué de la géographie. L'analyse des rapports entre la géopolitique et le national-socialisme occupe une large place dans cette quatrième partie. Après avoir évoqué comment Karl Haushofer introduisit les idées de Ratzel auprès d'Hitler, Korinman donne l'exemple de la trajectoire du fils de ce premier — Albrecht Haushofer (1903-1945) — pour montrer «... la discordance entre national-socialisme et géopolitique» (p. 275). Il conclut en insistant sur le fait que, dans l'ensemble, les différences dans le raisonnement n'ont pas empêché les géopoliticiens d'être favorables au régime hitlérien. L'exécution d'Albrecht Haushofer, tout comme le suicide de ses parents, ne sauraient rien y changer.

Au-delà des événements tragiques entourant l'éphémère Troisième Reich, l'ouvrage de Korinman constitue une source majeure sur les productions géographiques allemandes de la fin du XIX^e siècle et de la première moitié du XX^e. L'auteur présente plusieurs contributions, traduit de nombreux passages évocateurs et rend compte des différentes attitudes des géographes allemands face au contexte politique changeant dans lequel ils évoluèrent. Par la richesse de sa documentation et la finesse de son analyse, il brosse un tableau nuancé de l'histoire récente de la géographie en Allemagne. Si l'index regroupant les quelque 280 géographes cités dans l'ouvrage est d'une grande utilité, les nombreuses cartes de l'époque reproduites — cartes politiques, d'ethnogéographie, du transport ferroviaire et de géopolitique, pour ne citer que ces exemples — ne parlent pas d'elles-mêmes et exigent des commentaires. En dépit de ce manque, tout comme de la tendance de Korinman à évoquer l'épistémologie là où il est plutôt question de l'usage qui est fait des moyens de la connaissance géographique, il demeure que *Quand l'Allemagne pensait le monde* met fort bien en évidence les vicissitudes d'une discipline pratiquée par des individus faisant preuve de servilité ou d'indépendance à l'égard de l'État.

Jean BERGEVIN
Département de géographie
Université Laval